

En feuilletant L'Arcade

par

GEORGETTE CHEVALLIER *

En septembre 1933 paraissait à Annecy (Haute-Savoie) le premier numéro d'une « revue bimestrielle — Lettres — Arts — Critique » intitulée *L'Arcade*. Sa couverture était ornée d'un bois gravé de Marie Bien-nier, professeur de dessin à l'École Primaire Supérieure de Jeunes Filles et artiste bien connu dans la région. Cette illustration représentait la rue Sainte-Clair à Annecy avec, en premier plan, une des arcades de cette rue ancienne. Le numéro coûtait trois francs et comportait seize pages format 27 x 20 cm. Il en sera de même pour les numéros suivants.

Cette revue avait vu le jour grâce au journaliste et poète Oscar David, aidé de deux de ses anciens condisciples de l'École Primaire Supérieure, Gaston Bornand et Henri (*alias* Henry) Davignon.

L'éditorial annonce : « *L'Arcade* ne sera pas une Revue. Elle sera la Revue des Lettres Savoyardes. [...] Fondée par des jeunes, *L'Arcade* sera avant tout une Revue jeune. [...] [Elle] comprendra des études consacrées aux écrivains contemporains, à leurs illustres devanciers, à ceux qui pour n'être pas du cru évoquent souvent la Savoie dans leurs œuvres. »

En effet on y trouvera des articles, des poèmes ou des nouvelles d'Oscar David lui-même ou d'autres écrivains savoyards, le récit des fêtes du centenaire d'André Theuriet à Talloires, sur les bords du lac d'Annecy, ou celui d'une manifestation lamartinienne à Chambéry, les comptes rendus de conférences données dans des sociétés annéciennes par Henry Bordeaux, André Maurois ou Paul Reboux. Et dans le n° 5, entièrement

* Secrétaire de l'Académie Florimontane (Annecy).

consacré (y compris la couverture) à André-Charles Coppier, on lit un article écrit tout spécialement pour *L'Arcade* par Gustave Kahn sur les qualités de critique d'art du peintre, graveur et écrivain savoyard.

Cette revue ne survivra pas à Oscar David, qui mourut accidentellement le 3 décembre 1934. Elle n'a compté que cinq numéros.

Dans le n° 1, page 12, on trouve le poème d'un jeune lecteur d'André Gide, qui pense que l'amour humain n'est pas incompatible avec l'amour de Dieu. Il s'agit d'Émile Foex, qu'on connaît actuellement comme directeur honoraire de l'École Normale d'Instituteurs de Paris, dont on lit toujours avec intérêt les « Notes de lecture » dans *La Revue de l'AMOPA* (la Promotion violette), et qui garde encore précieusement les numéros de *L'Arcade* dans un coin de sa maison de Thonon-les-Bains.

Voici ce texte, témoignage intéressant de la réaction, dans les années 30, d'un jeune homme de vingt-cinq ans qui découvrait, vingt-quatre ans après sa parution, *La Porte étroite* d'André Gide.

EN LISANT LE JOURNAL D'ALISSA

*À une femme qui croyait
que l'amour écarte du chemin de Dieu*

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »
(Luc, XIII, 24.)

« Seigneur ! nous avancer vers vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre, l'un par l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : "Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las", et dont l'autre réponde : "Il me suffit de te sentir près de moi"...

» Mais non ! La route que vous enseignez, Seigneur, est une route étroite, étroite à n'y pouvoir marcher deux de front ! »

(André Gide, *La Porte étroite*.
Extrait du « Journal d'Alissa ».)

*Nous nous sommes aimés, Seigneur, sur notre terre.
Nous voici maintenant, elle et moi, devant toi.
Cœur à cœur et unis comme le lierre au lierre.
L'amour était notre lumière,
Notre espérance et notre foi.
Nous nous sommes aimés, Seigneur, sur notre terre,
Nous voici maintenant, elle et moi, devant toi.*

*Toute chose, là-bas, n'était qu'un pâle songe,
Et tout auprès de nous fuyait, inaperçu.
Le monde sans l'amour, mon Dieu, était mensonge,
Sotte fête où le fou se plonge,
Avide et chaque jour déçu.*

*J'adorais Juana. Le reste fut un songe,
Et tout auprès de nous a fui, inaperçu.*

*Ta lueur éclairait quelquefois notre peine :
Mais nous ne passions point de nuits à te prier.
Elle vivait pour moi, je vivais pour ma reine ;
Jamais tu ne nous vis sous ton courroux plier.*

*Je t'aimais plus que tout, mais bien moins que ma femme,
Et j'ai toujours suivi la barque de mon cœur.
Pour Juana, mon Dieu, j'aurais vendu mon âme,
Pour Juana, j'aurais vendu... jusqu'au Seigneur !*

*Vois. Notre amour est pur ainsi qu'une fontaine.
Notre joie est profonde à l'égal de la nuit.
Tu peux la foudroyer, ô mon Dieu ! par ta haine :
Le paradis, c'était là-bas, dans notre nid !*

*Ainsi les deux époux, roides comme la pierre,
Attendent du Seigneur le Jugement Dernier.
Mais Dieu leur dit : « Le Ciel est à vous tout entier,
Car votre amour était plus grand que la prière ! »*

Émile FOEX.

L'Arcade, dès son premier numéro, s'est donc intéressée à André Gide. Et pour le n° 3 (printemps 1934) Oscar David a sollicité ni plus ni moins que la collaboration de celui qui était venu écrire son premier livre à Menthon-Saint-Bernard, sur les rives du lac d'Annecy : André Gide lui-même.

Henri Davignon revoit encore dans son souvenir Oscar David arrivant chez lui, l'air triomphant, et s'écriant : « Regarde ce que je t'amène pour *L'Arcade* ! » C'était l'article d'André Gide, qui occupe toute la page 9 de ce troisième numéro.

Ce texte, qui en 1934 fit l'orgueil d'Oscar David, est devenu l'une des fiertés des Annéciens d'aujourd'hui¹.

1. Ignorée de tous les bibliographes de Gide, cette page n'a jamais été

UN INÉDIT D'ANDRÉ GIDE

Je garde le souvenir...

Il est vrai, je garde d'Annecy le souvenir attendri d'un amant. C'est sur les bords de son lac, à Menthon, que je passai ma lune de miel avec ce que les Romantiques appelaient : la Muse. Je veux dire que, pour la première fois, je connus cette parfaite ivresse de vivre seul avec mon travail. Rien ne m'en distrayait. La saison était peu avancée ; aucun touriste encore ; les hôtels, les villas étaient vides ; je m'installai à Menthon, non précisément au bord du lac, mais non loin de sa rive, et j'allais prendre mes repas chez un modeste traiteur, à l'endroit même du débarcadère actuel. J'écoutais inlassablement le conseil de ce pays à la fois grave et souriant.

Je l'avais déjà quitté lorsque Pierre Louÿs prit fantaisie de le connaître à son tour. C'était, en ce temps, le compagnon constant de ma ferveur. Il voulait voir les lieux dont mes lettres chantaient les louanges. Il fut ravi tout autant que j'avais pu l'être et m'écrivit, de Menthon même : « Si, dans un tel endroit, tu n'as pas écrit un chef-d'œuvre, je te tiens pour impardonnable. » Il sut pourtant me pardonner. Mais je lui savais gré de son exigence amicale, et surtout d'avoir su aimer un paysage qui me paraissait aimable entre tous.

J'ai revu le lac d'Annecy à plusieurs reprises, installé pour un temps assez long soit à Annecy même, dans un vieux petit hôtel charmant dont j'étais seul hôte avec l'amie que j'accompagnais ², soit à Talloires ³. Et, plus récemment, lors

recueillie.

2. L'Hôtel de Savoie, où il se trouvait avec Élisabeth Van Rysselberghe en 1923, avant la naissance de leur fille Catherine.

3. En 1923. Él. Van Rysselberghe s'y reposait de ses couches. Il y est venu faire la connaissance de sa fille.

d'une cure aux environs de Chambéry⁴, j'y emmenai des amis pour contempler sa foire aux fromages. On n'imagine pas marché plus pittoresque ; tous les sens y sont conviés, car le parfum fouettant de la marchandise renseigne longtemps à l'avance sur la nature des produits. Ils viennent de toutes les régions avoisinantes. Quelle diversité ! Plus variés encore que les vins, les fromages racontent plus éloquemment encore leur origine, bien que s'écartant plus résolument de la vache ou de la brebis que le vin ne le fait de la vigne. Mais, à défaut de vin du pays, quel bon cidre je bus à-bas ! Meilleur me parut-il que celui de Normandie ou de Bretagne. J'admire combien le souvenir d'un pays reste lié, pour moi du moins, à celui des parfums, des boissons et des nourritures ; et, s'il s'agit d'Annecy, du contact avec l'eau du lac, menaçant ou riant, suivant les saisons et les heures, enseignant tour à tour l'abandon ou la résistance et la prose ou la poésie.

4. À Challes-les-Eaux, en 1930.